

print

Brésil : les rolezinhos ou quand les jeunes des banlieues investissent les temples de la marchandise

De [Raul Zibechi](#)

Global Research, janvier 29, 2014

Url de l'article:

<http://www.mondialisation.ca/bresil-les-rolezinhos-ou-quand-les-jeunes-des-banlieues-investissent-les-temples-de-la-marchandise/5366660>

Photo : La Police militaire explique ce qu'est un "rolezinho" :

-C'est quoi cette interdiction à tout habitant de favela d'entrer dans le shopping ?

-Association de malfaiteurs !

-Carlos Latuff

Des groupes de jeunes de 15-20 ans se donnent des rendez-vous de masse dans les centres commerciaux du Brésil, surtout à São Paulo, mais la pratique est en train de se diffuser à travers tout le pays, pour se promener, s'amuser et chanter/danser sur des rythmes de [funk ostentação](#), un genre dérivé du funk carioca [de Rio de Janeiro, NdT] qui exalte la consommation, les marques de luxe, l'argent et le plaisir. Ces jeunes viennent des banlieues de São Paulo, ils sont pauvres, donc, souvent, noirs. Le 7 décembre 6 000 jeunes ont convergé au Shopping Metro Itaquera, généralement fréquenté par des familles de banlieue. Le 14 plusieurs centaines d'entre eux sont entrés en dansant et criant au Shopping International de Guarulhos, et bien qu'il n'y ait eu ni dégâts ni vols ni consommation de drogues, la police a réprimé et en a arrêté 23 sans motifs.



Les *rolezinhos* (de *dar um rolé*, faire un tour) sont réalisés depuis plusieurs années par des étudiants, des fans de musiciens ou de célébrités sportives. Un des *rolezinhos* les plus célèbres est celui réalisé depuis 2007 par des étudiants d'économie à l'Université de São Paulo (USP) dans le Shopping Eldorado. Ils n'ont jamais été réprimés, ni même perturbés par la sécurité, bien qu'ils arrivent en masse sans prévenir. Ils crient agressivement et quand certains montent sur les tables, les vigiles leur demandent poliment de descendre (Folha de São Paulo, 21 janvier 2014).



Nuno Guimares/Reuters

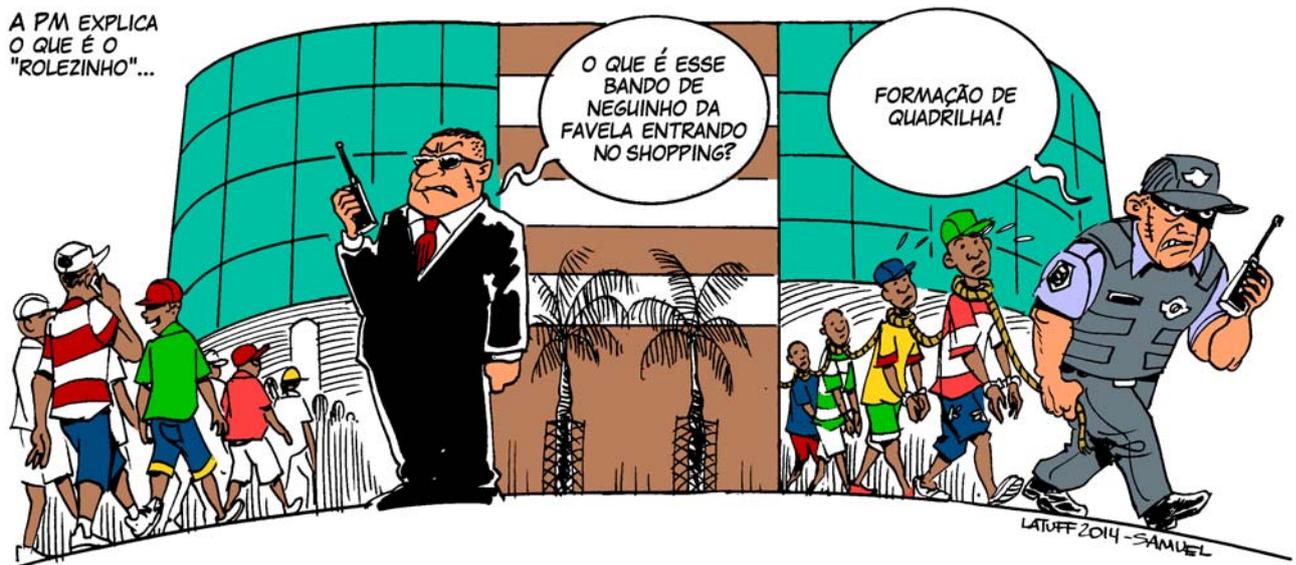
En revanche, quand il s'agit de jeunes de banlieues, les propriétaires de centres commerciaux procèdent à des filtrages sous couvert de décisions judiciaires, les vendeurs ferment leurs boutiques et les clients les insultent et les traitent comme des criminels. Cela crée un climat favorable à la répression par la Police militaire, l'une des plus meurtrières du monde.

La journaliste Eliane Brum demande : "Pourquoi la jeunesse noire de la banlieue du Grand São Paulo est-elle criminalisée ?" (El País – Brésil 23 décembre 2013). Dans l'imaginaire national, soutient-elle, pour les jeunes pauvres, s'amuser hors des limites du ghetto et désirer des objets de consommation est quelque chose de transgressif, parce que "les centres commerciaux ont été construits pour les garder en dehors." Pas seulement le *shopping* : toute la société les laisse en dehors.

Chaque fois que ceux d'en bas bougent, se montrent, que ce soit seulement pour sortir de la périphérie en utilisant les codes mêmes de la société capitaliste, ils sont discriminés et frappés, parce qu'ils occupent des espaces qui ne sont pas les leurs. Dans ce cas, ils commettent un crime majeur : leur défi ne consiste pas seulement à arborer sur leurs corps bruns les mêmes objets que les riches, mais aussi à vouloir occuper des espaces-temples sacrés pour les classes moyennes et supérieures .

Lorsque les périphéries bougent, elles dévoilent les relations de pouvoir qui dans la vie quotidienne sont voilées par les inerties, les croyances, les influences médiatiques, religieuses et idéologiques. La première chose qu'elles ont donné à voir, c'est la texture du pouvoir : le rôle de l'appareil répressif et de la justice comme serviteurs du capital, la manière dont le racisme et le classisme sont entrelacés et sont des axes d'oppression et d'exploitation, le rôle de la ville comme un espace de spéculation immobilière, autrement dit l'extractivisme urbain.

La deuxième chose est l'intransigeance des classes moyennes, en particulier le secteur de nouveaux consommateurs qui sont sortis de la pauvreté au cours des dernières années grâce à la croissance économique induite par les prix élevés des matières premières et les politiques de protection sociale. Il y a là un problème de génération : les jeunes qui font des *rolezinhos* sont les enfants de ceux qui les traitent de voleurs et les matraquent. Ils appartiennent au même secteur social, mais les uns sont reconnaissants alors que les autres veulent plus.



La troisième question nous concerne nous-mêmes. J'ai consulté un ami militant du Movimento Passe Livre [*mouvement pour la gratuité des transports, NdT*], qui a joué un rôle important dans les manifestations de juin dernier, pour lui demander son opinion sur ce qui se passe. Il m'a répondu agacé qu'ils sont fatigués d'être interprétés par d'autres, en particulier par des gens qui n'ont aucun lien avec les luttes mais s'érigent en analystes, établissant une relation de pouvoir coloniale, sujet-objet, dans laquelle ceux d'en bas sont toujours ravalés au second rang.

En quelques jours on a vu et entendu une rafale d'analyses prétendant expliquer ce que font les jeunes, et tombant généralement à côté de la plaque. Les discours les plus nocifs viennent de personnes et de groupes de gauche. Lors des manifestations de juin dernier, durant la Coupe confédérale, ils avaient taxé les manifestations de provocations pouvant favoriser la droite. Un calcul absurde mais efficace pour isoler et démobiliser.

En ce qui concerne les *rolezinhos*, ces mêmes voix prétendent que ce sont des « actions non engagées », « dépolitisées », qu'en fin de compte ces jeunes ne cherchent qu'à s'intégrer à travers la consommation. Ici aussi joue un préjugé âgiste : l'ancienne génération (à laquelle j'appartiens) a coutume de faire des sermons aux jeunes sur ce qui est correct et ce qui ne l'est pas, avec le même air de supériorité que prenaient les cadres de partis qui nous faisaient la leçon dans les années 69 et 70.



Liberté de déplacement dans le Brésil esclavagiste (XVI^e-XIX^e siècle)

Liberté de déplacement dans le Brésil démocratique : “rolezinhos” au XXI^e siècle

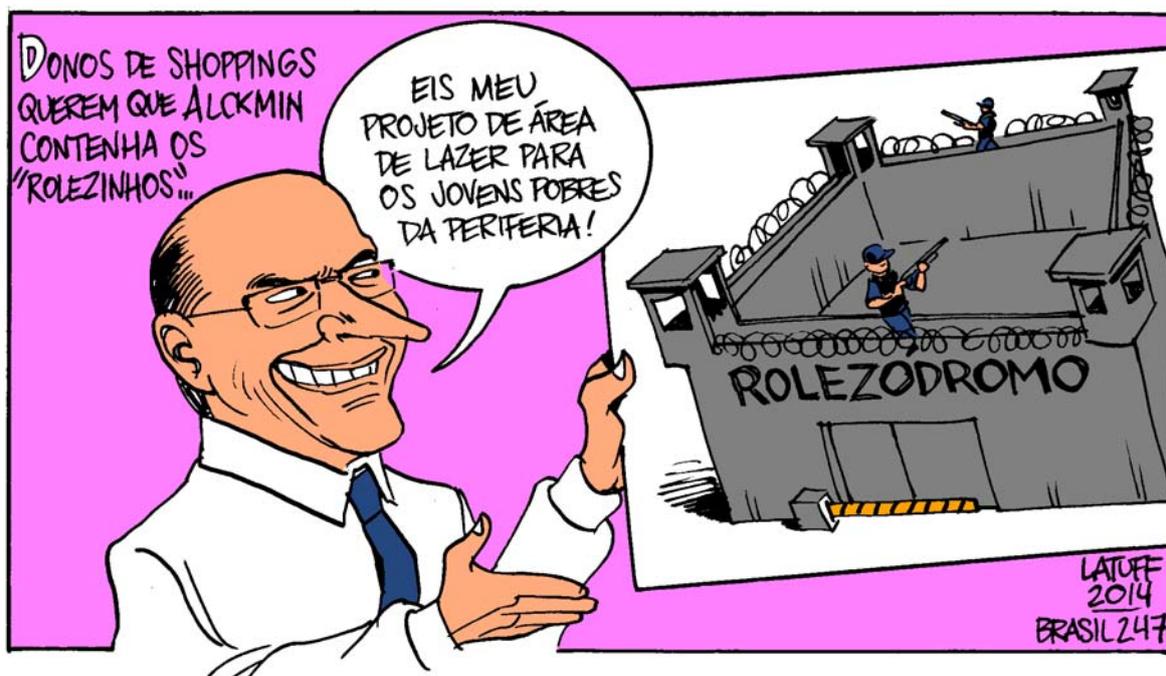
Mais ce qui semble plus grave, c’est la mythification des luttes sociales. Les ouvriers de Saint- Pétersbourg qui ont mené la révolution de 1905 et créé les premiers soviets n’étaient pas politisés par les discours et les écrits de Lénine et de Trotski, mais par des balles du tsar quand ils ont défilé vers le Palais d’Hiver pour remettre une liste de revendications, sous la direction du prêtre Gapone, qui travaillait pour la police secrète. C’est le Dimanche sanglant qui a politisé les travailleurs russes. Quelque chose de similaire s’est produit suite à la marche des femmes vers Versailles en octobre 1789, qui a marqué la fin de la monarchie.

Il règne une profonde confusion sur le rôle des idéologies et des dirigeants dans les révolutions et les processus de changement. La spontanéité pure, qui selon Gramsci n’existe pas, ne mène pas très loin, et souvent à de sanglantes défaites. Mais la “direction consciente” et externe ne garantit pas de bons résultats. Nous pouvons essayer d’apprendre ensemble, surtout quand les banlieues se mettent en mouvement et remettent en question nos vieux savoirs.

Raul Zibechi

La Jornada





Les propriétaires de centres commerciaux veulent que Geraldo Alckmin, le gouverneur de São Paulo, contienne les "rolezinhos": - *Voilà mon projet d'espace de loisirs pour les jeunes pauvres de banlieue*

Carlos Latuff

Article original en espagnol : [Brasil: Cuando las periferias se mueven](#), La Jornada, le 24 janvier 2014.

Traduction: [Fausto Giudici](#)

Photos ajoutées par [Tlaxcala](#)

Copyright © 2014 Global Research